

# L'âme religieuse de Romain Rolland\*

**Bernard Duchatelet**

« L'essence de mon être était, – fut toujours – religieuse, fille de Dieu<sup>1</sup>. »

En 1912 Romain Rolland détournait un visiteur de l'idée de faire une conférence sur « la Religion de Romain Rolland ». C'était il y a plus de cent ans. Il venait de terminer *Jean-Christophe*. Il notait d'ailleurs à propos de son personnage : « Ce n'est qu'au terme de cette vie que se dévoilera le sens de ses formes successives, de ses contradictions apparentes et de la loi intérieure qui les explique et les harmonise<sup>2</sup>. » Il confiera à une amie : « On ne peut juger une vie en cours de route. Car on ne peut savoir les chemins qu'elle prendra aux carrefours<sup>3</sup>. » On comprend qu'il ait dissuadé son visiteur. Maintenant la course est depuis longtemps achevée. Ne devient-il pas possible de faire le point ?

Quelques précautions s'imposent. À la fin du portrait qu'il dresse de Vincent d'Indy, Rolland reconnaissait que « tout homme est une énigme, non seulement pour les autres, mais pour lui<sup>4</sup>. » Au peintre hongrois, Valère Ferenczy, qui lui proposait de faire son portrait, il opposa un refus poli, se défiant de l'interprétation de sa physionomie faite par des artistes qui ne le connaissaient pas intimement :

*\*Je ne me livre guère. [...] Je suis masqué. Il faut avoir, depuis longtemps, la clef de mon visage, pour voir l'être vivant et vrai sous le voile. Il n'est pas simple. Il est un et complexe. Il est difficile de voir l'un, difficile de voir le complexe, plus difficile de voir les deux ensemble<sup>5</sup>.*

Ajoutons-y cette confiance : « Un être comme le mien est une sorte d'énigme, dont la clé "religieuse" n'a point été connue et se rencontre rarement en France<sup>6</sup>. »

Quelle est cette clé qui permettrait de résoudre « l'énigme » ? Si l'on se reporte à ses œuvres qui relèvent

de l'intime (correspondances, journal, mémoires...) publiées ou encore inédites, nous disposons de documents précieux qui permettent de suivre l'évolution de sa pensée, ses réflexions successives, avec leurs alternances et leurs oscillations, voire leurs contradictions et leurs volte-face.

## De Clamecy à Rome en passant par Paris

Né à Clamecy en janvier 1866, Rolland y vécut jusqu'en septembre 1880, puis à Paris pour y poursuivre ses études. Sur son enfance et son adolescence nous ne disposons guère de documents datés de l'époque concernant la question religieuse ; force est de recourir à des documents tardifs, particulièrement *Le Voyage intérieur*, où Rolland raconte « sous une forme imagée, mais sincère [...] le fond de [s]a pensée d'enfant » (VI, 206). Baptisé, excellent élève au catéchisme, le petit garçon est pieux. Lors de sa première communion il est chargé de lire le discours au prédicateur de la retraite. Deux ans plus tard, il reçoit la confirmation. « Né catholique, d'une famille catholique, dans une ville catholique », il subit l'influence de sa mère, qui « ne riait pas avec Dieu », et son âme d'enfant, « satellite de la sienne » (VI, 76), accepte de ne pas comprendre. Il s'ennuie, « petit bourgeois qui se tient bien, à l'église ; mais ce petit bourgeois, l'église ne le tient pas » ; cette religion formaliste ne répond à aucune de ses aspirations. Lors d'un retour en arrière tardif, ses critiques ne manquent pas : « La religion d'église, quel pensum assomant ! Néant des lectures religieuses offertes aux petits catholiques de province française. » Rolland rappelle ses rapports avec ce Dieu dont on lui parlait : « Froids, polis et distants. » (VI, 22.) « Ce Dieu de l'Église, y ai-je jamais cru ? Oui, par procuration. Sur la parole de ma mère » (VI, 88). Ne voyant en ce Dieu créateur

\* Cet article contient quelques textes inédits de Romain Rolland. Ils y sont insérés grâce à l'aimable autorisation de la Bibliothèque nationale de France et de la Chancellerie des Universités de Paris. © Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des Universités de Paris – Voir en fin d'article la liste des abréviations utilisées pour les références aux textes.

1. Romain Rolland, *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, édition augmentée, Paris, Albin Michel, 1959, p. 93.

2. *Pages choisies de Romain Rolland*, avec une introduction et des notices de Marcel Martinet, Ollendorff, 1921, vol. 1, p. 211.

3. Lettre à Louise Cruppi du 3.09.1917 : Bernard Duchatelet, *Un nouveau regard sur Romain Rolland*, « Études Rollandiennes » n° 5 (juillet 2004), Association Romain Rolland, Brèves, p. 12.

4. Romain Rolland, *Musiciens d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1908, p. 118.

5. Lettre inédite du 25.07.1926 (FRR).

6. Lettre à Louise Cruppi du 16.07.1924 : Nazy Alaïe Ahdieh, *Romain Rolland, guerre et religion. Rencontre avec la religion baba'ie*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 39.

et unique de la Bible que le bourreau, le tyran, il se hérissé contre l'Ancien Testament, reconnaissant d'ailleurs que, à cet âge, il n'a, pas lu la Bible (VI, 176).. Par contre, sensible à « l'accent poignant, direct, d'humanité, qui se dégage des Évangiles », son cœur d'enfant « tout bas pleurait à Gethsémani » (VI, 206) : « Ce cri de l'homme, du Fils de l'homme, m'a remué le cœur, depuis l'enfance ; c'était la seule chose qui m'allait au cœur, pendant les offices obscurs et ennuyeux où mon enfance somnolait<sup>7</sup>. »

À Paris, déraciné de sa province, plongé dans un monde positiviste, l'adolescent éprouve un profond désarroi : « Dieu était mort. [...] Et comme, sans m'en douter, l'essence de mon être était – fut toujours religieuse, fille de Dieu, – c'était moi que l'on tuait. » (VI, 93.) Vient le moment de la question : « Sois vrai ! Crois-tu à la Personne d'un Dieu, distinct de toi, unique et tout puissant ? Et je réponds : – Non ! » (VI, 205). Il refuse de feindre : « Je ne vais plus à ta Messe. [...] Je ne crois pas en toi. » (VI, 94.) Rolland abandonne la religion catholique et se détache de l'Église. Dès lors, il cherche quel sens donner à sa vie. Plus tard, à de nombreuses reprises, il rappellera quel fut son parcours, la découverte de « l'immanence de l'Être » :

*J'ai eu, entre quinze et vingt ans, quelques brefs et foudroyants contacts avec l'Unité. [...] Ces obscures illuminations m'ont été la clef du monde spirituel où j'ai vécu les quarante années qui ont suivi. [...] J'avais, dès le commencement, perçu comme une brûlure, l'immanence de l'Être en moi. Et je l'avais, par contrecoup, perçue dans tous les autres. Le même en tout ce qui est. – J'avais aussitôt conçu, à vingt ans, le rêve Cosmique de vivre par la pensée et d'écrire une multitude d'œuvres, consacrées aux types les plus différents de la Vie (mais toujours pleine, saine et ardente) où se mire le Dieu. – Mais nul ne devait savoir ma secrète pensée ; le monde ne devait connaître de l'arbre que les fruits<sup>8</sup>.*

Ces remarques mériteraient de nombreux commentaires. Comment deviner cette « secrète pensée » : « la Vie [...] où se mire le Dieu » ? Quel est ce Dieu ? Ne retenons pour l'instant que les « brefs et foudroyants contacts », les « illuminations » qu'il évoquera souvent, parlant aussi d'« éclairs », de « jets de l'âme », de « fulgurations ». Pour les deux premières la chronologie est imprécise ; aucun document ne les atteste à leur date. Nous ne les connaissons que par un regard rétrospectif. Les voici dans l'ordre.

« Révélation de la Nature (par la Suisse). La terrasse de Fernelly. » Telle est l'indication que fournit une de ses pre-

mières notes autobiographiques<sup>9</sup>. Plus tard Rolland en précisera les circonstances<sup>10</sup> : après des vacances en Isère, lors d'une escapade pour visiter la maison de Voltaire, brusquement, l'adolescent a cette « révélation », « l'éclair de Fernelly » ; passionné, il « voit » la Nature, présentant de façon confuse qu'au-delà du réel visible se cache une autre réalité : « ce fut un voile qui se déchire », mais « le voile retourna » (VI, 31).

Deuxième révélation : la découverte de Spinoza, dont il lit l'*Éthique*<sup>11</sup>. Ce fut un « choc vital » (VI, 34) : Rolland découvre « l'Être unique, infini, l'être qui est tout l'être, et hors duquel il n'y a rien ». « *Tout ce qui est, est en Dieu* ». Et moi aussi, je suis en Dieu ! De ma chambre glacée, où tombe la nuit d'hiver, je m'évade au gouffre de la *Substance* dans le soleil blanc de l'Être. » (VI, 36.) Cette influence, toujours persistante, du philosophe néerlandais l'amènera à un panthéisme mystique, où l'être individuel, se fond dans l'Être universel, « l'Océan de l'Être » (VI, 37).

C'est ce même Être que lui révèle Tolstoï, sa « troisième Révélation ». Lors d'un voyage en train, bloqué dans un tunnel, tandis que les voyageurs s'affolent, le jeune Rolland songeant à l'accident possible, s'échappe par la pensée au-delà de la réalité présente ; par la suite il lit dans Tolstoï une scène analogue et retrouve « ce vol plané sur l'univers, d'un génie au regard d'aigle, ces peuples d'âmes, dont les mille ruisseaux s'acheminent vers le fleuve Océan et qu'entraîne la pente invincible de la Force éternelle » (VI, 41-2).

Puis vient « l'illumination musicale » de 1883, mêlée à la crise religieuse. À son propos nous disposons de textes de l'époque :

*Je lis dans mes premiers cahiers ces phrases, incompréhensibles pour tout autre que pour moi :*

*Avril 1883. – Je doutais. Quelques tierces mineures (Ruines d'Athènes) m'ont rendu la foi. [...] Je suis revenu, par Mozart, à la foi.*

Rolland ajoute, en 1884, cette précision : « Et je l'ai abandonnée, par Beethoven et Berlioz. [...] Mais c'était pour une autre foi. » (M, 26.)

Au vrai, tout cela n'est pas très explicite : le « voile qui se déchire », le « gouffre de la *Substance* dans le soleil blanc de l'Être », « le fleuve Océan », « la Force éternelle » et, au bout du compte, « une autre foi »... Mais laquelle ? Il est clair, cependant, que dorénavant, la musique devient, pour lui, un « vrai culte religieux » (VI, 95).

En 1884, à 18 ans, il connaît « la révélation beethové-

7. Lettre à Paul Claudel du 26.04.1940 (APR, 147).

8. Lettre du 19.04.1929 à Jeanne Mortier citée par Louis Beirnaert : « Romain Rolland. Les dernières étapes du voyage intérieur », *Les Études*, février 1945, p. 250-255 (citation, p. 253).

9. Bernard Duchatelet, « Deux notes autobiographiques de Romain Rolland » présentées et commentées, *Études Romain Rolland (Cahiers de Brèves)*, n° 36 (décembre 2015), p. 19.

10. « L'été 1882 » (VI, 29) ; « en 1881 » (M, 23).

11. Ici encore, la date est incertaine : « entre seize et dix-huit ans » (VI, 31) ; « l'hiver 1885-1886 », (M, 33).

nienne » avec la *Septième Symphonie* et surtout « l'impérial *Concerto en mi bémol* ». Le choc est si grand que, plus de cinquante ans après, il rappellera ce moment : « J'entends encore [...] l'adagio... Il m'a ouvert le ciel...<sup>12</sup> » Mais c'est surtout à Wagner qu'il voue un culte. En février 1887, il note à propos de la grande scène religieuse de *Parsifal* : « j'ai vécu pendant une demi-heure dans le monde d'extase de Wagner. [...] C'est la musique la plus divine que je connaisse, au sens le plus vrai du mot ; elle déborde d'un mysticisme qui convaincrait les incrédules, qui m'arrache à la réalité. » (C4, 65.)

Après la musique, la peinture et la sculpture lui font, lors de sa visite au Louvre en avril 1887, « ressentir des jouissances comparables » (C4, 68). Le *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico l'émeut profondément : « C'est comme une harmonie d'âmes en extase. Les yeux s'emplissent de larmes. J'entends le prélude de *Parsifal*. [...] Peinture et musique se complètent l'une l'autre. » (C4, 69.) Devant la *Vénus de Milo* et *l'Esclave* de Michel-Ange, il se sent « pris soudain de cette extase intérieure, de ce serrement de cœur, de ce désir obscur et doux, qui [l']avertit de la présence du divin » (C4, 72). Reviennent toujours les mêmes termes : extase, mysticisme, présence du divin. Toutes ces évocations sont de l'ordre du sentiment, de la sensation.

Ces expériences renforcent Rolland dans sa conviction que l'Art, et particulièrement la musique, est un substitut de la religion : « On est au sein du rythme, en plein monde héroïque, [...] au milieu des Demi-Dieux, au-delà de l'Espace et du Temps, sur le domaine de l'Éternité, de la Réalité surnaturelle. Ici, Art et Foi ne sont qu'un. » (C4, 288.) On comprend mieux quelle est la « foi » de Rolland : l'anéantissement du mystique qui se fond dans la « Réalité divine » ; aussi peut-il écrire que, négation de la mort, la musique « est le nouveau Christ, dont la parole profonde [...] fait goûter ici-bas le bonheur de la Vie, – de l'autre, – la seule<sup>13</sup> ».

### Le Credo quia verum

Après ces quelques années de surexcitation nerveuse et intellectuelle, Rolland, à 22 ans, met au clair sa pensée et, à partir de ces expériences et de ses lectures rédige une profession de foi, le *Credo quia verum*. Résumons-en les grandes lignes. Chaque homme est une parcelle du grand Tout, qui est la Vie et l'Être ; tout en menant sa vie individuelle, il participe à la Vie Universelle, qui est Dieu. Infime partie du Temps et de l'Espace, le moi se confond avec l'Un cosmique qui le dépasse et l'englobe : « l'homme est une

incarnation passagère de Dieu » (C4, 371). Chacun doit jouer son rôle dans la symphonie d'ensemble et aider les autres à participer au Divin. Le rôle de l'artiste est de faire sentir la Force divine qui s'agite en chacun des hommes. C'est une façon de les aimer que de réveiller en eux la Foi en la Vie et de les rassembler dans cette Unité. Rolland conclut ainsi son *Credo* : « Une seule Âme nous anime. Immense, polyphonique. Et l'Amour est le lien du prodigieux accord, qui est fait des combats aussi bien que des étreintes. L'Amour est le feu de vie. Sans lui, tout est Nuit. » (C4, 379.) Ainsi, le moi vit d'une double vie : il participe de la Vie Universelle, du Moi cosmique, qui le dépasse et l'absorbe, puisque cette Vie était avant lui et sera après lui ; mais il est aussi ce moi d'aujourd'hui, le temps de sa vie présente. D'où la question qui se posera, dans des termes parfois différents, mais finalement toujours la même : comment vivre ce temps présent, l'histoire de son moi personnel, de façon à coïncider avec la Vie Universelle, le Dieu qui dépasse l'homme ? Comment dans son action rester fidèle à sa vocation ? Où se situe la liberté du moi individuel ainsi pris dans le courant de la Vie Universelle ? À quoi s'ajoute une question subsidiaire : le rôle de l'artiste est-il de se mêler à l'action (pour un rôle politique, en s'engageant) ou de faire sentir par ses œuvres le Divin présent en chaque être (exprimer une vision mystique) ? Mais quel est ce Dieu, quel est ce « Divin » auxquels Rolland se réfère sans cesse ? Comment traduire l'expression « Credo quia verum » ? Je crois parce que c'est vrai ? Ne s'agit-il pas, d'une vérité toute subjective ?

### Les deux années passées en Italie

Ayant obtenu un poste au Palais Farnèse, Rolland veut surtout durant son séjour développer et enrichir son âme ; durant ces deux années s'affirmeront ses convictions.

Guide touristique à la main, il effectue divers voyages, visite les villes, s'attarde dans les musées, les églises et assiste, en touriste spectateur, aux cérémonies religieuses propres à Rome : messes chantées, consistoire, béatification... Les lettres à sa mère sont remplies d'évocations ironiques du « spectacle d'un autre âge » (C6, 101) ; ses récits et descriptions excellent dans la caricature : sur sa sedia le Pape devient « cet homme étrange, ce vieillard le sexe indéfini, maigre au delà de toute expression, pâle, faible, raide, disparaissant dans cet or et ces pierreries » ; Rolland pense au mot de Voltaire : « Une vieille idole... » (C6, 101). Très vite il marque ses distances : « J'ai bien peur, ma petite maman, moi qui suis venu en Italie parfaitement incrédule en des pratiques du catholicisme, d'en revenir avec un plus grand

12. Lettre à Esther Marchand du 12.05.1939 : Germain Louis Viala, *Correspondance Romain Rolland/Esther Marchand / Charles Koechlin*, préface de Liouba Bouscant, éditée par l'auteur, Bordeaux, 2006, p. 407.

13. Extrait de « Notes des temps passés » de Rolland : Bernard Duchatelet, *La genèse de Jean-Christophe (1896-1906)* tome 1, Atelier de reproduction des thèses, Lille, 1975, p. 50.

mépris pour elles<sup>14</sup>. » Malgré les remontrances de sa mère, il réplique :

*Mais non, je ne suis pas « catholique ». Parbleu, tu le sais bien. Est-ce que j'ai la foi catholique ? Est-ce que je suis les pratiques catholiques ? Et pourtant, j'ai une foi, et je pratique une morale. [...] Les mots ne sont que des mots et les religions ne sont que des nuances. Mais ce qui est la Résurrection et la Vie, c'est ce sentiment du Dieu éternel, qui est tout ce qui est, qui est la seule véritable réalité, et en qui nous devons vivre dès cette vie. C'est en lui que nous devons aimer ; c'est en lui que nous devons travailler et souffrir. [...] Non, je ne suis pas catholique. (C6, 274.)*

Et, cependant, après avoir contemplé une heure durant *La Cène* de Léonard de Vinci et s'être pénétré de l'âme du tableau, il laisse échapper cette confidence : « Cher Saint Jean, compagnon bien-aimé de ma vie, tendrement amoureuse elle aussi du Maître divin que je sens près de moi, mais qui ne veut pas, hélas ! se montrer à mes yeux<sup>15</sup> ! » Comment interpréter cet « hélas » ?

### **Le mariage. Les lettres à Clotilde Bréal.**

Son mariage en 1892 lui donne l'occasion de rappeler avec insistance sa position toute personnelle. Si, dès le début (1.08.1892), il tient à rappeler qu'il est « passionnément mystique », quelques années plus tard, alors que déjà la mécontente est grande, il écrit une longue lettre de mise au point (1.01.1896) : \*« Il y a deux choses en présence dans l'état actuel de la Société : le monde et Dieu. Il ne saurait être d'accord entre l'un et l'autre. » Or sa femme se laisse prendre par le monde ; Rolland a une autre vision des choses :

*\*Il faut agir. L'enjeu en vaut la peine. C'est l'éternité qui est au bout. Il faut agir pour soi d'abord ; il faut se sauver. [...] Il faut travailler à sortir de ce mauvais rêve de vivre, travailler à savoir, à comprendre l'Éternel, ouvrir les fenêtres de son âme à l'intelligence divine pour s'élever dans ses rayons au-dessus de la mort. Il faut bâtir de nos mains notre immortalité.*

Et, ajoute-t-il, il faut rendre ce service aux autres : \*« Pour moi, ma tâche est claire ; elle est de verser dans mes œuvres tout ce que je sens de lumière divine, et de liqueur brûlante qui grise les âmes de la folie de Dieu. » En pleine affaire Dreyfus, il rappelle ses exigences (25.09.1898) :

*\*Ma vraie vie, je le sens, est en dehors de cette vie et des luttes de parti : elle est dans une religion qui m'est propre, dans une Éternité sur laquelle je repose. Les combats qui se livrent autour de moi ne doivent pas*

*m'en distraire ; je n'ai pas à m'y mêler mais à les juger si je puis, à m'assimiler leurs forces, à contempler librement la vie qui n'est pas libre, dans le miroir non troublé de mon éternité intérieure.*

De façon intransigeante il s'abstrait du monde, se réfugiant dans cette « éternité intérieure ». Rolland reste fidèle à son *Credo*. Il veut composer une œuvre qui fasse sentir Dieu en l'homme. Tandis qu'il travaille à *Aert* il précise, en 1896, son dessein :

*faire surgir de toutes les formes de la foi et du doute le feu caché, l'éternité que chacun porte en soi [...] ; toutes les antinomies se fondent, au bout du compte, en un Être qui est le même pour tous [...] Dieu toujours, toujours l'éternelle Force, sous l'un de ses multiples aspects. L'essentiel est de réveiller en chacun cette force, de jeter des brassées de bois sur le brasier, de faire flamber en nous l'Éternité. (VI, 245-7.)*

Tel était déjà le sens de *Saint Louis* en 1895, drame qu'il pensait faire précéder d'un « Discours sur la foi » ; tel aussi le sens de *Jean-Christophe* et de ses « Vies héroïques » (Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï) : révéler ce « Dieu caché, incarné en nous<sup>16</sup> ».

Cette position très personnelle ne l'empêche pas de respecter le catholicisme et les chrétiens sincères. En attestent de nombreuses déclarations. Retenons-en une, d'octobre 1894, du temps du *Saint Louis* :

*Je crois que l'ensemble des doctrines enseignées par le catholicisme est plus vrai ou plus proche de la vérité que toutes les doctrines bâties par et sur la seule raison : — non que je croie que ces vérités aient été « révélées » et transmises de Dieu aux hommes, mais parce que depuis des siècles elles ont été pensées, élaborées, et discutées par les plus grands de ceux qui ont la foi, — qui sont les plus intelligents de l'humanité, les seuls vraiment intelligents. (M, 235.)*

Affirmant sans cesse sa conviction, Rolland reconnaît, cependant, qu'elle est difficile à faire comprendre aux autres ; en témoigne ce qu'il confie à Louis Gillet :

*Vous avez raison : il faudra que j'expose [...] mon idée du « héros », ou plus exactement, du « divin ». Cela me paraît si clair, et je suis tellement habitué à vivre dans cette foi, que je ne pensais même pas qu'il fût utile de l'exposer, autrement que par l'exemple. Je tâcherai de le faire, une fois. (C2, 278-9.)*

Belle déclaration ! Mais se pose toujours la même question : de quelle foi s'agit-il ? Foi en la « Vie universelle »,

14. Lettre à sa mère des 17/18.11.1889 : « Lettres inédites de Romain Rolland à sa mère », *Le Disque vert*, n.°6 (mars-avril 1954), p. 119.

15. Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 45.

16. Lettre à Paul Seippel du 2.02.1912 : Paul Seippel, *Romain Rolland*, Paris, Ollendorff, 1913, p. 227.

qu'est-ce à dire ? Rolland a du mal à préciser en quoi consiste sa « mystique ». Il est possible cependant de dégager quelques constantes dans son attitude ; il a souvent redit l'impossibilité où il est de croire à une religion révélée, dont il refuse les dogmes ; il ne croit pas « à ce Dieu distinct des hommes » (C2, 141). Le Christ est un homme, et non pas un Dieu incarné : \*« c'est une belle figure du passé. Mais ce n'est pas la seule ; et depuis, il y a bien d'autres Christs. [...] Ma foi ne veut pas d'intermédiaires, d'ordre, de limites ; elle est libre et vivante<sup>17</sup>. » Il s'agit d'une religiosité qui n'est pas la foi catholique.

Il n'empêche que Rolland est toujours respectueux envers ceux et celles qui la professent, mais il les critique quand il les voit en contradiction avec leur foi et il leur reproche leur peur de la vie :

*Ah ! combien je suis fâché de voir ceux qui me sont les plus chers, ceux qui sont de ma race (bien que je n'aie pas leur foi), – les chrétiens, – tomber de plus en plus dans un dénigrement stérile de la vie, renoncer, abdiquer en faveur de races qui ne les valent point, mais qui ont sur eux l'immense supériorité d'aimer la vie et d'y croire. (C2, 233.)*

Au fil du temps, dans plus d'une lettre, il reproche à l'Église son étroitesse, voire même son fanatisme ; il apostrophe les catholiques avec indignation lorsqu'il les voit trahir leur propre religion par sécheresse de cœur ou intolérance. Seuls échappent à sa véhémence ceux qui servent la cause de l'homme. Il respecte leur croyance en la divinité du Christ et manifeste même un grand intérêt pour ceux qui, se réclamant du Christ, essaient de retrouver la source pure de leur religion. Pour s'en convaincre, il suffit de suivre comment il réagit durant la crise moderniste.

Rolland dénonce « cette odieuse Église de Pie X [qui] a l'horreur de toute supériorité intellectuelle, même dans son parti. Elle est encore plus niveleuse que le socialisme le plus outré. Pas de personnalité. Elle veut le troupeau bêlant, qui obéit. » (C14, 107.) En 1906-1907, il observe les changements ; il voit avec tristesse que l'institution cléricale – véritable pouvoir – tente de marginaliser et cherche à faire condamner le « Sillon » de Marc Sangnier que certains veulent compromettre avec le modernisme. La lettre qu'il écrit (25.01.1907) à Eugène Hollande est très sévère :

*Vous ne pouvez vous figurer l'esprit qui règne en ce moment dans l'Église romaine. La lecture des journaux papalins me suffoque. [...] tâchons de rester libres entre les fanatiques de droite et les fanatiques de gauche. Mais entre deux s'il faut choisir, je n'hésite pas : Delenda est Roma. (C17, 76-7.)*

L'encyclique *Pascendi* contre les erreurs du moder-

nisme, le rend plus virulent encore :

*Le Catholicisme laisse périr, sans faire un geste pour les défendre, les meilleurs de son sang, les plus vivants, les plus forts. Tous ceux qui sont religieux et moraux du fond de l'âme, tous ceux qui ont donné leur vie à la défense de Dieu – s'ils ont eu l'audace de se détacher de la règle catholique et de s'affranchir de l'autorité cléricale, – deviennent aussitôt à l'indigne horde qui se dit catholique non seulement indifférents, mais hostiles ; elle fait le silence sur eux, elle les abandonne à ses propres ennemis. [...] Le catholicisme n'est qu'une puissance d'inertie, de torpeur, d'apathie<sup>18</sup>.*

Cependant il ne désespère pas quand il voit des catholiques lire avec intérêt *Jean-Christophe* et il se réjouit de rencontrer des prêtres libéraux à l'esprit ouvert, avec qui il peut discuter librement. Il entre en relations avec l'un d'entre eux, l'abbé Guerle, à qui il expose avec netteté sa position. S'il reconnaît que « la religion catholique est un des plus puissants faisceaux de forces morales et sociales », il lui refuse d'être « l'humanité universelle, [...] elle ne sera jamais l'union de tout ce qu'il y a de plus grand et de meilleur dans l'humanité, mais seulement une partie ». Rolland ne peut « concevoir pourquoi elle s'octroie le monopole de Dieu ». Foncièrement religieux lui-même, il refuse toute religion révélée ; il aimerait cependant comprendre comment ceux qui y croient « sont arrivés à cet état ». S'il « vénère le Christ » il existe pour lui « d'autres pensées divines que celle du Christ » (C17, 81-2).

Mais ce rapprochement ne dure pas. Rolland se révolte à propos de l'encyclique (25.08.1910) au sujet du *Sillon*, qui le bouleverse, « en [l]e séparant pour toujours des catholiques ». L'expression est forte. Et l'attitude des prêtres à la suite du « serment antimoderniste » que Pie X impose au clergé (1.09.1910) le décourage. De nouveau, Rolland, manifeste sa rupture avec le catholicisme : cette religion est un parti qui refuse un humanisme ouvert et supprime toute liberté :

*Depuis des années, j'avais espéré l'union avec eux dans une Église plus vaste et plus humaine, où la leur demeurerait intacte, mais tolérante et fraternelle pour tous les hommes de bonne volonté. Maintenant, c'est fini. Vous le dirai-je ? c'est moins l'absolutisme papal qui m'éloigne d'eux, que l'obéissance des meilleurs d'entre eux. Ils se soumettent tous, quoi qu'ils pensent. (C26, 51-2.)*

Une lettre à Louise Cruppi (9.09.1910) reprend les mêmes idées ; s'il rappelle qu'il se sépare irrémédiablement du catholicisme à cause de sa force de discipline, il n'en constate pas moins que « le catholicisme est une puissance

17. Lettre à Clara Collet du 18.11.1905 (FRR).

18. Note dont on retrouve le contenu dans *JC*, 1006.

formidable » : « Que vienne maintenant un pape libéral et d'esprit vraiment moderne (il en est parmi les candidats à la papauté), ces idées seront obéies avec la même discipline. » Et on sent qu'à l'avance Rolland s'en réjouirait. N'est-il pas, malgré tout, comme attiré par la religion catholique ? Comment interpréter ce passage de la lettre à Marc Sangnier alors qu'il était mis en cause dans différents numéros de son journal *La Démocratie* ?

*Laissez-moi répondre aussi quelques mots au sujet de ma foi. Il ne dépend pas de nous de croire ce que nous croyons. Pardonnez à ceux qui n'ont pas tout à fait votre foi. Peut-être l'auront-ils, un jour. Vous savez bien que cela ne dépend pas de vous ni de moi, mais d'une force plus puissante que la nôtre. Et cette force divine, je n'ai jamais cessé d'y croire<sup>19</sup>.*

Et cette remarque de 1912 : « Qui a pu vivre une heure le regard de Jésus ou les affres du saint Sépulcre a participé à sa divinité<sup>20</sup>. » Formule bien ambiguë, d'un disciple du Christ, dont il reconnaît la « divinité », mais qui refuse de voir en lui un Dieu incarné ! S'il n'y croit pas, il n'ignore pas ce que signifie le sacrifice héroïque du Christ, quand il explique à Jean Canora comment naissent les religions :

*C'est dans le lointain des siècles, la vision transfigurée d'un sacrifice héroïque. À ce sacrifice se sont ajoutés ensuite des milliers d'autres sacrifices, issus de lui, inspirés de la même pensée. [...] Voilà qui cimente pour l'éternité (humaine) une religion : – le sang divin. [...] Quand un catholique voit célébrer la messe, c'est son Dieu qui se sacrifie réellement sur l'autel. (C17, 87.)*

### **La période de la guerre : « la trahison des clercs »**

Si l'on discerne en 1911-1912 un rapprochement, malgré les violentes condamnations précédentes, on s'aperçoit que la guerre va radicaliser, chez Rolland, un refus de plus en plus net, qui englobera tous les chrétiens ; elle va aussi lui faire mieux comprendre qui était le Christ et le drame qu'il a vécu. Désormais, il parle de lui comme du Maître d'amour et de compassion qui a pris sur lui toute la misère de l'homme. Dès le début de la guerre il déplore « le vide de toute parole divine, de tout rayon du Christ, de tout guide moral, qui, par-dessus la mêlée, montre la cité de Dieu » (*JAG*, 38). Ne pourrait-il pas reprendre à son compte ce qu'Alphonse de Châteaubriant, lui écrit dans une « lettre d'une admirable beauté morale » (10.02.1915), dont il recopie l'essentiel dans son *Journal* : « Jusqu'ici la parole du Christ m'était restée fermée. Elle ne m'attirait pas. Je ne le

voyais qu'à travers les interprétations des Églises. Comme maintenant elle m'apparaît autre ! » (*JAG*, 254.) Rolland retrouve dans sa pureté le message du Christ – « Vous avez prêché l'Évangile d'amour », lui écrit Victor Basch (*JAG*, 400) – et si « à présent, l'Église n'est plus » Rolland se sent « fils du Christ [...], citoyen de Dieu » (*JAG*, 455). Durant toute la guerre il souffre la Passion du Christ. Est-ce par hasard qu'en 1918 il note avec douleur que « le jour du Vendredi Saint, 29 mars, à 4 heures du soir, pendant l'Office des Ténèbres, une bombe allemande tombe sur une église de Paris, brise la voûte gothique et fait 165 victimes (75 tués) pour la plupart femmes et enfants », concluant, cruellement, comme lui-même blessé : « Ainsi, un empereur chrétien manifeste sa foi. » (*JAG*, 1437-8.)

Durant les premières semaines de la guerre, désorienté par la convulsion européenne, il se tait, ne se confiant qu'à son *Journal* ou à sa mère ; il hésite, cherche sa voie, retrouvant des débats intérieurs précédents. Comment accorder le cœur et l'esprit ? Celui-ci comprend le désordre du monde, mais comment le cœur peut-il accepter ces souffrances ? Rolland résout la question par une curieuse méditation religieuse et philosophique sur la nature du mal et du bien, toute personnelle, qu'il résume d'une étrange façon :

*Il est en moi un divin supérieur à Dieu même. Et je le crois. Il y a Dieu le Père. Et il y a le Fils de Dieu. Le Fils de Dieu, c'est nous qui, sortis de la souche divine, sommes ses fleurs et ses fruits. [...] La lutte qui se livre en moi n'est donc pas entre Dieu et le monde, mais entre Dieu et Dieu, entre la Force éternelle qui se reflète dans mon esprit, et l'Idéal d'harmonie qui est inscrit dans mon cœur et vers lequel je veux qu'elle s'achemine. (JAG, 35.)*

Alors, sûr de son devoir, Rolland décide de lutter contre la force du mal, sachant qu'il est le seul à le faire. Il plaide la cause de « cette petite église laïque qui, mieux que l'autre aujourd'hui, garde sa foi en l'unité de la pensée humaine et croit que tous les hommes sont fils du même Père » (*EL*, 116). Rappelant « le sillage lumineux de la barque de Galilée » (*EL*, 142), il s'attache à défendre la paix entre les hommes, « cherchant à découvrir sous les ruines les rares cœurs restés fidèles à l'ancien idéal de la fraternité humaine » (*EL*, 140). Scandalisé par leurs trahisons, il constate la faillite complète de toutes les églises, ce qui l'éloigne plus encore du catholicisme et accuse sa révolte. Il a tôt fait d'épingler les extravagances de ceux qui légitiment « la guerre rédemptrice » (*JAG*, 203). Dès le début du conflit il s'en prend à « l'indigne vicairé du Prince de la Paix » : « La papauté fulmine contre de pauvres prêtres libéraux, [...] elle n'est pas capable de faire entendre à son troupeau son veto

19. *La Démocratie*, 3 février 1912, p. 1.

20. Lettre à Gaston Thiesson du 3.11.1912, « Lettres sur l'Art par Romain Rolland », *La Revue française de l'Élite*, 25 mai 1948, p. 19.

contre la guerre. » (JAG, 33-4.) Il déplore le silence de Benoît XV. Attentif aux prises de position des responsables, il en dénonce les compromissions. Il écrit (30.06.1916) avec regret à Enrico Bignami, directeur de *Coenobium*, revue favorable au courant moderniste :

*Les chrétiens qui, de quelque façon, ont cherché à mettre d'accord l'Évangile et la guerre, le respect de leur Dieu et le meurtre du prochain, ont ruiné l'Évangile et leur Dieu, et se sont ruinés eux-mêmes. Je ne saurais, à l'avenir, accepter aucune alliance, aucune compromission de pensée avec eux. (JAG, 840.)*

Il voit avec stupeur les prêtres libéraux emportés dans la tourmente : « À quoi est bonne une telle Église ? » (JAG, 704.) « À quelles aberrations la foi et la guerre mêlées les ont-elles fait tomber ! » (JAG, 1091). Il s'insurge contre le « christianisme d'abattoir » (JAG, 1077) et les « pasteurs enragés » (JAG, 1097) et il n'épargne pas son ami Charles Baudouin, auteur d'*Éclats d'obus*, et, une fois encore, marque sa rupture :

*Pour ma part, les chrétiens de cette guerre m'ont éloigné pour toujours du christianisme. Nulle réparation de l'avenir ne lavera l'Évangile du sang dont ses fidèles l'ont maculé. Aux temps nouveaux, il faut des Écritures nouvelles, des dieux vierges encore des compromis auxquels tôt ou tard les amènent leurs Églises<sup>21</sup>.*

Ses condamnations catégoriques sont parfois tempérées. Si Rolland rejette les « chrétiens de nom et de discipline », il se range parmi les autres, « ceux de l'Évangile » (JAG, 1091) ; quand il parle de « la cause du Christ » il précise : « qui est la nôtre » (JAG, 577). Si la première encyclique de Benoît XV l'avait déçu, il n'hésite pas à changer d'avis en 1915, quand il remarque sa « Prière pour la Paix » en février et sa « remarquable interview » en juin, Il reconnaît en août 1916 que ce Pape est « un vrai chrétien. On serait tenté de dire qu'il est le seul. » (JAG, 868.) S'il ne dit rien de son *Exhortation à la paix adressée aux chefs des peuples belligérants* (1.08.1917), il salue sa « belle lettre contre la haine des nations » du début de 1918 : « Le pape s'est montré, dans cette guerre, bien au dessus de son troupeau. » (JAG, 1430.)

L'épreuve de la guerre amène ainsi Rolland à mieux formuler sa position : « Chrétien, je le suis de naissance, et j'ai le respect du Christ. Mais le destin de ma pensée m'a entraîné hors des voies de l'Église. » (JAG, 1730.) Sa réponse au pasteur Pettavel, (23.02.1917) est aussi très claire à ce sujet :

*Je ne suis pas chrétien de pratique ni de foi. Je n'ai pour le Christ que l'admiration et l'amour qu'inspire invinciblement une grande âme d'héroïsme et de bonté. Je tiens au titre d'« humain » plus qu'à celui de « chrétien » ; et je vous dis simplement que si la doctrine du Christ autorise des pensées inhumaines, je m'en sépare à jamais. (JAG, 1085.)*

### **Les années 1920-1929. Le Voyage intérieur et le dialogue avec Freud sur le sentiment océanique**

Malgré sa sévérité et sa dureté contre les chrétiens qui trahissent leur propre religion, il ne se détourne pas du Christ, reprenant toujours la même antienne : le Christ n'est jamais qu'un homme, sublime sans doute, mais non un dieu, encore moins Dieu ; il n'est qu'une des formes du Divin. On pourrait multiplier les citations. Telle celle-ci, à Ernst Robert Curtius (21.08.1921) :

*Ma croyance est profondément mystique. Je crois en Dieu qui est la source de toute vie profonde, – au Dieu qui est dans toute vie profonde, – dans tout sacrifice de soi, dans tout élan sincère et brûlant vers l'idéal. Il est, plus ou moins, en tous ceux qui sont vraiment vivants. Mais en tous, Il est le même<sup>22</sup>.*

C'est pourquoi il s'intéresse aux religions, sachant le rôle qu'elles jouent et il se tourne vers des horizons nouveaux. Ainsi, pendant la guerre et dans les années 1920, il manifeste son intérêt pour le béhâisme. Sensible à ses aspects religieux, il en reconnaît les mérites, mais n'y voit qu'un mouvement spirituel parmi d'autres. Or il lui faut des « Écritures Nouvelles ». C'est surtout vers l'Orient qu'il se tourne. Attiré par Gandhi, il salue en lui un nouveau Christ et lui consacre un livre hagiographique, véritable évangile : « nous vivons au temps d'un Jésus de Nazareth » (C 19, 180), exulte-t-il, et il voit en Madeleine Slade, fille d'un amiral anglais, « touchée par la grâce, [...] convertie à la foi de Mahâtmâ Gandhi » (I, 100), « une des Saintes Femmes qui entouraient Jésus » (I, 102). Il insiste sur la vertu de sacrifice : « C'est la parole du Christ. Laisse-tout, et suis-moi ! » (C19, 186.) Cet engouement pour ce « Christ indien » l'éloigne plus encore de l'Église catholique :

*Les mois que j'ai vécus avec Gandhi m'ont encore plus vivement fait sentir sa dégradation. Car en somme Gandhi ne fait rien de plus que reprendre d'instinct la doctrine et l'esprit du Christ. Mais ce qu'il dit, il le fait, il l'est comme le Christ. Et aucun chrétien ne l'est. (C19, 185.)*

À cette époque Rolland entre en contact avec Sigmund

21. Lettre du 13.10.1917 : *Correspondance Rolland-Baudouin. Une si fidèle amitié*, édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, Meyzieu, Cesura, 2000, p. 54-5.

22. Extrait cité par Bernard Duchatelet : « La correspondance Curtius – Romain Rolland », *Ernst Robert Curtius et l'idée d'Europe* (dir. Jeanne Bem et André Guyaux), Paris, Champion, 1995, p. 159.

Freud. À la suite de la visite qu'il lui fait en mai 1924 il s'attache à rédiger, en 1924-1926, une œuvre autobiographique, *Le Voyage intérieur*. Relisant sa propre vie, il souligne qu'elle « a reposé sur un acte de foi, religieux, profond, inexprimé » (VI, 239). Il essaie de mieux comprendre ce « sens religieux – qui est proprement un *sens*, comme le flair, et le toucher » (VI, 199). Il mêle souvenirs et réflexions présentes, parfois difficiles à distinguer. Ainsi, après avoir accumulé les griefs passés, il s'exclame : « Et pourtant, près de quelles sources de foi pure, de Dieu vivant, curés, vous avez passé sans les flairer ! » Après avoir égrené tous les soucis qui le tracassaient, il pose la question : « la religion d'église, qu'y répond-elle ? » (VI, 178-9.) La conclusion reflète un constat présent : « Malheureux ! Vous ne m'avez jamais appris à aimer le Christ. J'ai dû le découvrir seul, et plus tard, – beaucoup trop tard. » (VI, 180.) Il se défend, cependant, de faire le procès de l'Église catholique ; il veut dire son expérience, soucieux de ne pas scandaliser ses « amis, les bons chrétiens, les purs croyants », à qui il doit dire le vrai, « mon vrai, mon Dieu !... » (VI, 198.) Si son Dieu n'est pas celui de la Bible, qui lui reste toujours un « Dieu étranger », il ne refuse pas, loin de là, le Christ qu'il considère comme « un frère sacrifié » :

*Ce grand frère, pur comme le diamant, doux et fort, serein et douloureux, je l'aime, tendrement, je l'eusse suivi et servi, s'il m'eût été donné de rencontrer ses pas, sur la poussière de Galilée. Je le vénérerai toujours.*

Tout en précisant que s'il fait le signe de croix en pensant à ce « frère sacrifié », il lui est impossible de le séparer de ses « autres grands frères, les Confesseurs et les Martyrs de l'Esprit humain, en tous les siècles, et de la foule des fidèles, et de la foule des infidèles, – l'immense Église : Humanité » (VI, 205). Il rappelle aussi qu'il se sentit obligé de rappeler leur devoir « aux chrétiens, dont [il] n'étais plus », ajoutant entre parenthèses : « dont je croyais ne plus être, par scrupule trompeur de loyauté et – peut-être – d'humilité » (VI, 269). En fait, ne reconnaît-il pas qu'il se comporte en vrai chrétien, mais qu'il appartient à une Église plus large : « l'immense Église Humanité » ? Il marque d'ailleurs nettement sa rupture avec l'Église catholique dans ces lignes testamentaires (27.03.1926), qui paraissent sans appel :

*En cas de maladie mortelle ou tout simplement grave, j'interdis à ceux qui m'entourent d'introduire un prêtre auprès de moi. Je refuse toute présence d'homme d'Église. J'interdis après ma mort toute cérémonie d'Église. Je la considérerais comme un mensonge et une trahison envers moi... Je n'ai que faire des Églises<sup>23</sup>...*

Il n'en reste toujours pas moins religieux et, poursuivant sa réflexion, il explicite plus encore le sentiment qui l'anime, élargissant son panthéisme spinoziste, déjà dépassé. La correspondance qu'il entretient avec Freud après la rencontre de 1924 est intéressante à ce sujet, particulièrement sa longue lettre sur la « sensation religieuse » (5.12.1927) :

*Votre analyse des religions est juste. Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse, qui est toute différente des religions proprement dites, et beaucoup plus durable.*

*J'entends par là : – tout à fait indépendamment de tout dogme, de tout Credo, de toutes organisations d'Église, de tout Livre Saint, de toute espérance en une survie personnelle, etc. –, le fait simple et direct de la sensation de l'« éternel » (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique)<sup>24</sup>.*

Familier de cette sensation, il insiste sur l'immédiateté de cette expérience et met l'accent sur le *sentiment religieux* comme vécu intime, dont la sensation océanique est l'assise primordiale de sa croyance religieuse. Il lui reconnaît un caractère subjectif : ce « sentiment de l'éternel » n'est pas certitude de l'éternité. Il a l'intuition du « fleuve Océan et du Moi-Univers », donnée immédiate de son expérience intérieure, que vient renforcer ce qu'il découvre dans le mysticisme indien qu'il approfondit par de nombreuses lectures et des contacts fréquents et dans lequel il se retrouve, mettant particulièrement en relief une idée qu'il développera : « la création comme *continuant toujours* [...] Cette «*fraternité dans la création*», de Dieu et de l'homme, est un des Credo secrets de ma nature. » (I, 50-1.)

Il en prend mieux conscience durant ces années pendant lesquelles il se passionne pour les mystiques hindous, ce qui l'amène à étudier de plus près les mystiques chrétiens, grâce à Jeanne Mortier qui le renseigne à leur sujet et lui fait découvrir l'ouvrage de l'abbé Bremond<sup>25</sup>. Il découvre de nombreuses convergences et il veut, en opérant un rapprochement spirituel entre l'Orient et l'Occident, que se réalise « l'unité humaine, par le canal de Dieu » (R, 17). Tel est le sens de l'« Avertissement au lecteur d'Occident » qui ouvre *La vie de Ramakrishna*. Dans ce texte, que souligne une date symbole – « Noël 1928 » –, Rolland réaffirme sa position à l'égard du catholicisme :

On sait le mot tragique sur le Christ, qui « sera en agonie jusqu'à la fin du monde<sup>26</sup> »... Je ne crois pas, pour ma part, à un Dieu personnel, ni surtout à un Dieu de la seule

23. Texte cité par Nazy Alaïe Ahdieh, *Romain Rolland, guerre et religion*, op. cit., p. 79.

24. Henri Vermorel / Madeleine Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland, correspondance 1923-1936*; Paris, PUF, 1993, p. 348.

25. Henri Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Bloud et Gay, 1916-1936.

26. Blaise Pascal, *Pensées*, édition de Brunschvicg, Paris, Hachette, 1904, « Mystère de Jésus », n.°553.

Douleur. Mais je crois que [...] il n'est de Dieu que ce qui, dans l'homme et dans les hommes et dans l'univers, est une naissance perpétuelle. (R, 15-6.)

Hérétique, il n'en reste pas moins disciple du Christ, respectueux de toute personne qui vit une foi profonde, comme en témoigne cette rectification (12.08.1928) à son journal de 1926 qui marquait son refus de la présence d'un homme d'église à son chevet :

*\*En faveur et par la grâce de ma fidèle amie Jeanne Mortier et de sa pure foi, je retire toute expression blessante de la déclaration ci-dessus ; tout en maintenant l'indépendance absolue de ma pensée, je veux dire mon respect pour les âmes vraiment pieuses, comme celle de ma chère Jeanne et celle de ma mère. J'aime leur foi en elles, et je les remercie de me faire une place dans leurs prières. Elles sont la seule Église que je reconnaisse : celle de l'Amour<sup>27</sup>.*

Dix jours après, il écrivait à sa « chère Jeanne » :

*\*Vous serez donc le lien vivant qui me rattache à ce catholicisme, dont mon enfance fut entourée, et qui m'a laissé, depuis, avec une glaciale indifférence, errer, chercher, lutter, trouver enfin, seul – (je veux dire : sans lui – car je n'ai jamais été moins seul que quand je l'étais le plus).*

Rupture avec l'Église, mais aussi reconnaissance d'un lien profond avec ce catholicisme qu'il dénonce si souvent !

### Le tournant des années Trente

Rolland poursuit sa correspondance avec Freud, revenant sans cesse sur sa conception de la « sensation océanique », heureux d'« exposer la curiosité psychologique de [s]on cas<sup>28</sup> ». Mais durant ces années, à part ses discussions avec le Viennois, il n'aime guère se mêler à des questions religieuses. Notons toutefois qu'en avril 1936, juste avant les élections, il condamne, de façon lapidaire, le « Catéchisme politique<sup>29</sup> » demandé par l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France : « Delenda est Ecclesia. » Signalons aussi les remarques qu'il fait (3.11.1934) \*« à [s]a fidèle amie, J[eanne] M[ortier] qui, une fois de plus, cherche à [lui] communiquer sa foi catholique » :

*\*il faut lui dire pourquoi des paroles aussi pures et aussi ferventes que les siennes ne m'apportent pas, avec la gratitude que j'ai pour elles, la conviction dont elles rayonnent. Toute leur foi ne fait que répéter, sous toutes*

*les formes : – “Sanctus ! Sanctus !” Elle repose tout entière sur la conviction de la divinité de la Personne, qui remplit tout votre horizon. Mais ceux qui ne l'ont point, cette conviction, ceux qui, comme moi, ne l'ont jamais eue, comment peut-on la leur communiquer ? Il n'y a que la “Grâce”, qui le pourrait. Car la raison humaine ne peut rien communiquer qui ne soit “humain”. Et les Livres Saints, et la personne du Christ que j'aime et révère, d'après l'image conservée de lui dans les Évangiles, ne sortent pas, pour moi, du cercle “humain”. Je ne vois qu'un homme parmi les autres, un homme de douleur et d'amour. Si l'on peut dire de certaines de ses paroles qu'elles sont “divines”, c'est à la façon dont je dirais que “divines” sont certaines phrases de Beethoven. Je vois en lui un compagnon de route. Mais j'en ai d'autres. Et je crois que la route est plus longue que nos pas.*

[...]

*Hélas ! Rome est toujours avec les “puissants”. Car elle est elle-même un “puissant”.*

*Pardonnez-moi de vous parler franchement. Je vous respecte. Je sais la pureté et la noblesse de vos sentiments. Mais vous vous trompez. Vous êtes trompée, – je ne dis pas : religieusement, – mais : socialement.*

La vie de Rolland suit, en, effet, un autre cours. Encore immergé dans le monde indien, à l'exemple de Ramakrishna, il décide de se plonger dans « l'Océan de l'action » et de se mettre au service des autres pour qu'advienne la « Cité de Dieu ». Sans doute est-ce le sens de cette note énigmatique prise dans la nuit du 20 au 21 janvier 1926 :

*La nouvelle période spirituelle où je suis entré. Un sentiment qui m'était inconnu avant ces dernières années :*

*Le sentiment de soumission au Seigneur, d'indifférence à moi, où je suis arrivé.*

*Je brûle d'être son instrument, – qu'il s'exprime par moi, et qu'il me brise ensuite.*

*L'œuvre importe plus que moi. L'œuvre, non parce qu'elle est moi. – Parce qu'elle vient de Lui.*

*Que ta volonté soit faite.*

*La prière cardinale. La prière des prières. (VI, 339.)*

Rolland se réjouit que son développement l'ait conduit à « [s]'élever de [sa] loi propre au système général des lois, à l'Harmonie totale » (VI, 338). Sa spinozisme prend ÉÉun nouveau sens. Le « Seigneur » semble bien être la loi de la Nature et la soumission à l'Universel. Après quelques hésitations Rolland franchit un nouveau pas, exprimant longuement sa philosophie à Armin Wegner (15.01.30) : « la loi

27. Note dactylographiée (FRR).

28. Lettre du 3.05.1931 : Henri Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance*, op. cit., p. 349.

29. Daniel-Joseph Lallement, *Principes catholiques d'action civique*, Paris, Desclée, 1935.

du flux sauvage de la Révolution est la violence pour accomplir le progrès relatif que réclame l'heure présente de l'évolution sociale » (C17, 290) et il se doit d'y obéir. Persuadé que le peuple russe a vocation à régénérer le monde, il prend fait et cause pour celui qui lui paraît le plus capable de faire naître le « monde nouveau » ; Telle est sa foi nouvelle. L'ardeur sacrificielle des soviétiques manifeste à ses yeux le divin. Il décide avec obstination de soutenir ceux qui ont encore quelque idéalisme et, malgré leurs « erreurs », ceux qui agissent : « [L'U.R.S.S.] n'a certes rien d'idyllique. Mais elle est saine, virile, héroïque. C'est le seul pays du monde où des milliers d'hommes et de femmes – toute une jeunesse – se sacrifient joyeusement pour bâtir, au moins les assises d'un monde meilleur. » (C29, 63.) Rolland s'en tient à la « magnifique vitalité de ces races », à « la foi qui soulève les populations », à « la gigantesque œuvre de construction », à « l'énorme élan vital suscité dans les peuples russes par le nouvel ordre social » (C29, 59). Ainsi justifie-t-il sa position, que résume une note prise au sujet d'Annette, l'héroïne de *L'Âme enchantée* :

*Elle parviendra au terme suprême de l'âme libre et désenchantée : qui est de se renoncer soi-même. [...] À ce point, on touche directement les grandes lois cosmiques, et on se fond en elles. On comprend le rythme des marées, le flux des peuples et des sociétés, et on l'accepte, on ne reste pas en arrière, on participe à la grande vague. On n'en abdique rien de son libre et clair jugement. Mais on dit : « Fiat voluntas !... » (C29, 61.)*

Épousant le mouvement de l'Histoire et du temps présent, dans lequel il voit un reflux de l'âge de l'Amour d'Empédocle, Rolland l'intègre dans une vision d'ensemble en accord avec le grand Tout que lui rappelaient ses chers Indiens. Le communisme accomplit les exigences de la *Civitas Dei* de Ramakrishna : la Cité de la Fraternité humaine. Celui qui s'était tenu au-dessus de la mêlée se retrouve au cœur du combat social. Il s'en explique à Reginald Reynolds (12.07.1933) :

*De deux choses l'une, – ou bien, dites que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, et retirez-vous de l'action, résignez-vous dans votre rêve ! – ou bien, si vous êtes résolu à faire entrer le royaume de Dieu dans ce monde, acceptez les nécessités de l'action ! (C19, 318.)*

Défendre l'URSS, c'est faire advenir le royaume de Dieu : « Fiat voluntas... » Remerciant Nicolas Berdiaeff pour son livre *Le Christianisme et la lutte des classes*, Rolland en apprécie la pensée généreuse, séduit par la volonté de remonter « aux sources vives du christianisme,

avant que le fleuve fût souillé<sup>30</sup> ». C'est avec la même foi passionnée et le même idéalisme qu'il se met au service de la Révolution, avec d'autant plus de conviction qu'il y est encouragé et secondé par Maria Pavlovna Koudacheva – jeune femme russe, qui défend ardemment la cause bolchevique –, qui l'a rejoint à Villeneuve en 1929 et qu'il épouse en 1934.

### Une nouvelle interrogation : Vézelay

Mais la mort de Gorki (1936), les procès de Moscou (1936-1937), le pacte germano-soviétique (1939) lui dessillent les yeux et le dégoûtent à jamais de la politique. Il a quitté la Suisse et s'est installé à Vézelay en 1938. Désabusé, il se remet au travail et reprend la rédaction de ses *Mémoires* et ses études sur Beethoven. Une nouvelle étape commence pour lui.

Mettant au point quelques volontés testamentaires, il clôt une page intitulée « Sépulture » (20.02.1939) par cette phrase explicite : \*« Ma volonté est qu'on ne me fasse point d'obsèques religieuses. » Mais quand il revoit une copie allégée de son journal (« Journal intime. Extrait »), son point de vue commence à changer. Il réintègre des notes anciennes sur la foi religieuse qu'il avait écartées, précisant : « Cette exaltation de la foi ne cessa de monter, pendant l'année suivante (1894) ; elle atteignit son faite, vers la fin de l'été, où j'enfantais *Saint Louis*. » (M, 229-35.) Reprenant ces pages occultées, il ajoute : « À aucune autre époque de ma vie, je n'ai été plus près de cette illumination par la foi, qu'on appelle "la grâce". » (M, 231.) Voici que, de nouveau, dans les dernières années de sa vie, il est près de cette « illumination ». Comment interpréter cette confiance à la fois étrange et ambiguë faite à sa sœur (16.11.1939) :

*Quand je relis (je viens de terminer mes notes de journal entre 1893 et 1902, je suis frappé (catastrophiquement) de l'incroyable force de foi (je dis : foi religieuse), qui me soulevait. – Cette force n'est plus. Elle a été brisée. Et je ne saurais plus dire, à quel moment précis, sous quel coup... Mais il me semble que ce soit comme ç'a été pour Christophe « adolescent »... Seulement, moi, je suis un adolescent de 74 ans... Aurai-je le temps d'arriver à mon âge mûr ? Il le faudrait pourtant... Mais je n'y tiens pas, – à moins d'un bouleversement complet du passé (au moins depuis 1910 environ) d'une table rase, pour recommencer sur de nouveaux frais. Car je crois bien que je me suis trompé de chemin<sup>31</sup>.*

Pour comprendre les changements qui s'opèrent alors en Rolland de nombreuses correspondances (certaines déjà

30. Nicolas Berdiaeff, *Le Christianisme et la lutte des classes*, traduit du russe par I. P. et H. M., Éditions « Demain », 1932. – Lettre du 2.11.1932 citée par Tamara Motylova, *Romain Rolland*, Moscou, Éditions du Progrès, 1976, p. 314.

31. Cité par Bernard Duchatelet, « Deux notes autobiographiques... », *loc. cit.*, p. 26.

publiées, d'autres encore malheureusement inédites) et le *Journal de Vézelay*, ainsi que des pages qui consignent des réflexions ou des méditations personnelles, fournissent des indications précieuses.

Dépouillé de toutes ses illusions, « désenchanté », une fois encore il fait le point sur lui-même (21.12.1939) : toujours en quête de la (sa) vérité, il l'a sans cesse recherchée, sous différentes formes :

*Ce n'est point ma faute si elles n'ont pu me retenir, et si j'ai dû continuer ma quête. Si c'est là du « Don Juanisme », il faut donc prêter à ce mot le sens le plus sincère, le don entier de soi, dans un mariage avec l'idée, qui n'a qu'un temps, par les exigences d'une nature qui doit incessamment s'efforcer vers un peu plus de vérité. [...]*

*Il n'est point dit d'ailleurs qu'après d'autres essais, je ne revienne à celle que j'ai aimée, – mais non plus tout à fait comme je l'ai laissée, – car elle s'est, dans l'intervalle, elle aussi, enrichie et mûrie. C'est ainsi que trente ans après j'ai tenté de nouveau l'expérience religieuse, – mais plus vaste, – sous la forme du puissant mysticisme des Indes, apparenté aux grands mystiques chrétiens. Je n'y suis pas non plus resté... Stirb und Werde... ! Il me faut toujours devenir. (Sdp, 59-60.)*

Texte important, qui nous mène au cœur de la recherche de Rolland, sans cesse reprise. Il lui a été nécessaire d'épouser des passions successives, de s'y donner à fond, jusqu'à les épuiser pour en éprouver les limites et passer à une autre « foi », ce mot prenant, il est vrai, un sens différent selon les moments. Avec toutes les inévitables désillusions, tant les passions ont été fortes et les engagements sans limites. Elles n'ont pas été faciles ces « noces successives de l'âme », jalonnées de ruptures avec les amis, avec soi-même. Rolland en est meurtri. Où en est-il ? Notons ce qu'il écrit pour finir : « Il n'est point dit d'ailleurs que [...] je ne revienne à celle que j'ai aimée »... Sa quête n'est pas terminée : en 1894 *Saint Louis*, puis, trente ans après, *Gandhi* et les livres indiens. Et maintenant ? Comme il l'a fait avec la spiritualité hindoue et, sans doute, attiré par l'étude faite à son propos sur les mystiques chrétiens, Rolland se lance dans une nouvelle aventure : une étude plus poussée du christianisme, reprenant le dialogue avec un catholicisme bien différent de celui qu'il a souvent fustigé. L'Église prend un nouveau visage, dont il discerne les traits.

Bien des raisons l'y amènent. Suivons-le au plus près de la chronologie. En 1939, dans une lettre à sa sœur (6.05.1939), il disait sa joie de découvrir des disciples à l'Institut catholique : *Jean-Christophe* pénétrait \*« dans ces milieux catholiques libres et humains qui ont douleur et

honte des reniements de l'Église ». Grâce à Jeanne Mortier, il lit un exemplaire de l'« Esquisse d'un univers personnel » du père Teilhard de Chardin, qu'il apprécie. Vient s'ajouter l'influence de Macha. Car si tout s'est écroulé pour Rolland, il en est de même pour Marie, qui, dès 1938, a connu une crise de découragement et s'est tournée vers Claudel, chez qui elle a renoncé en février 1940, à la foi orthodoxe pour rentrer dans le giron de l'église catholique. Grâce à elle Rolland renoue avec son ancien camarade. Ils se revoient. Commencent alors de longues discussions, par lettres et entretiens : le problème entre eux n'est autre que la croyance en une religion révélée ; non, à vrai dire, que Rolland y soit hostile, encore faudrait-il qu'il y soit introduit. Claudel a eu la chance d'être appelé par Dieu et par le Christ :

*Vous avez reçu, de très bonne heure, sa visite. Vous en êtes resté, toute votre vie, imprégné. [...] Si je l'avais connu, quand j'étais jeune, si je l'avais eu pour ami, au cours de ma vie, il eût sans doute éclairé mes pas dans les passages difficiles. Je l'ai appelé sans le connaître, il n'est pas venu, et j'ai dû faire ma route, seul. À présent que je suis presque au terme et que je fais halte pour souffler, il faut me laisser le temps d'embrasser tout l'horizon, derrière moi, devant, tout autour. Je ne dors pas, j'ai les yeux ouverts, et j'interroge les feux du ciel dans la nuit. (APR, 148-9.)*

Façon de réjouir Claudel, habile faux-fuyant, ou moment de réflexion et d'attente ?

Autre influence importante, celle de J. Mortier qui vient souvent à Vézelay ; grâce à elle, en novembre 1940 il découvre « le grand renouveau du catholicisme intelligent, large [...], à la fois savant et conscient de l'évolution historique [...], et panhumain » (*Sdp*, 66) ; elle lui reparle de Teilhard de Chardin, lui offre une nouvelle traduction de la Bible et un missel, véritable anthologie des plus beaux textes, qui lui permet de poursuivre ses lectures religieuses. Lors d'un entretien Rolland lui confie : « Seul le père Teilhard peut m'aider à retrouver la foi, car j'ai besoin, pour croire, de l'union de la science et du christianisme<sup>32</sup>. » Et ceci encore : « Nous étions trois mystiques à Normale Sup. Si nous avions eu un Teilhard comme aumônier, combien notre marche religieuse aurait pu aller loin<sup>33</sup> ! » Sans compter cette autre confidence d'avril 1941 :

*Je vois que ma vie douloureuse s'est passée d'illusion en illusion. En voulant réagir contre l'une, je tombais dans une autre... Peut-être l'illusion était-elle nécessaire à ma jeunesse sans Dieu... [...] J'ai cherché secours près des héros, mais en m'accrochant à eux je me suis pénétré de leur orgueil. Cet orgueil a laissé en moi son empreinte. Qu'ils me paraissent petits, main-*

32. Pierre Teilhard de Chardin, *Lettres à Jeanne Mortier*, Paris, Seuil, 1984, p. 29.

33. Cité par J. Mortier dans une lettre, inédite, aux Bouillé, du 3 janvier 1970.

*tenant, ces héros ! Je vois que la vérité est l'humilité. L'humilité, tout est là. [...] Dieu ne m'en voudra pas de le chercher avec toute ma loyauté ? D'attendre que la raison qu'il m'a donnée l'ait trouvé<sup>34</sup> ?*

Tout en terminant ses études sur Beethoven, Rolland s'intéresse aux courants nouveaux qui traversent le catholicisme. Certaines de ses préventions antérieures tombent. Le livre du père de Lubac, *Catholicisme*<sup>35</sup>, qui exprime la « magnifique philosophie, riche, profonde, complexe, du Personnalisme universaliste, de tous les hommes en Christ, qui s'acheminent ensemble vers la plénitude de l'Être, solitairement conquise » (*Sdp*, 78) l'enthousiasme. « Si le catholicisme c'est ça, alors je suis catholique ! » affirme-t-il<sup>36</sup>. En décembre 1941, *Jésus-Christ, sa personne, son message ses preuves*, du père Léonce de Grandmaison<sup>37</sup>, lui paraît un « livre excellent » (*JV*, 691). Mais, pour lui, revient, lancinante, la même question : « La grande métaphysique chrétienne catholique est une magnifique cathédrale de l'esprit. Je l'admire, à l'égal de ces autres cathédrales de pierre, qui en sont la robe auguste. – Mais mon respect et mon amour pour cette foi ne sont pourtant pas la foi. » (*Sdp*, 83.) Ce que confirme le codicille ajouté (30.12.1941) à sa note précédente de 1939 sur le refus d'obsèques religieuses :

*\*Je renouvelle l'expression de cette volonté, – tout en ajoutant qu'elle n'implique aucune hostilité à la religion. Je suis, j'ai toujours été, au fond de l'âme, religieux. Et ces dernières années m'ont fait connaître mieux, admirer et aimer, la pensée chrétienne à travers les âges. Mais j'ai, malheureusement aussi constaté la persistance (si douce et aimable qu'elle se voile) de la volonté d'emprise morale et séculière, politique et sociale dans l'Église. L'Église catholique est un État, et elle ne peut pas renoncer à l'être. Je ne suis pas de cet État et je maintiens contre lui l'affirmation de ma pleine et absolue indépendance.*

Dans une longue note (19.01.1942) Rolland sent de nouveau la nécessité de faire le point : « Ma confession ou mon “Que crois-je ?” » La foi lui reste une « belle étrangère » et il semble bien le regretter :

*J'ai tout fait pour croire. Je n'ai pas cru. J'ai souhaité croire, par crainte et par espoir. Je n'ai pas cru. [...] Jamais ce Dieu incarné en un homme, et restant Dieu, en trois Personnes, n'a trouvé accès en ma pensée. Pas davantage, aucun des mystères, qui sont les assises de la foi. (*Sdp*, 90-1.)*

Cependant, quelques mois plus tard, il envoie à Claudel un exemplaire du *Voyage intérieur* avec cette dédicace<sup>38</sup> : « au grand Voyant / Paul Claudel / j'offre ces songes d'un dormeur / non encore éveillé / avec ma fraternelle affection / Romain Rolland / Vézelay, 21 mars 1942 ». Comment l'interpréter sinon comme un nouveau jalon d'une quête ininterrompue ? Reprenant « [s]on refrain : “*Fiat Voluntas !*” », il demande à son ami de prier Dieu pour lui (1.08.1942) : « S'il m'a fait, il peut me défaire, ou me refaire. Je ne me rebelle pas. [...] Pensez-vous que je n'aurais pas plus de joie à dire : “je sais ; je vois”, – surtout quand mon ami sait et voit ? » (*APR*, 237.)

C'est l'époque où Rolland prépare la biographie de Péguy. Convaincu que celui-ci « se croyait chrétien, qu'il s'affirmait, non pas seulement religieux, non pas seulement chrétien, mais *catholique*, vrai catholique, plus près de l'Église première du Christ que l'Église d'aujourd'hui, putréfiée par “l'âge moderne” et par l'argent » (*ACP*, 280), il se prend d'un intérêt très vif pour cette crise religieuse dont il ignore tout. Sa correspondance et divers entretiens avec les personnes qui l'ont bien connu, particulièrement Geneviève Favre, et la relecture des œuvres du poète lui permettent de suivre son évolution : « Lui dénier la foi, le coup de grâce chrétien, catholique, me paraît impossible. » (*ACP*, 28.)

Ainsi, les exemples de Claudel et de Péguy le passionnent : « Pourquoi ont-ils eu ce “coup de grâce” et pas moi ? » semble-t-il penser. Durant ces années 1940-1943 ces contacts, s'ajoutant aux réflexions que lui apportent ses lectures et ses discussions avec les pères Louis Beirnaert, jésuite, et Michel de Paillerets et Raymond Pichard, dominicains, le ramènent sans cesse à la question de la religion catholique. Mais, sur ses gardes, comme raidi dans son intransigeance, il revient sur la question de ses obsèques, où il semble vouloir protéger l'image de libre indépendance qu'il veut laisser de lui, tout en manifestant son esprit religieux, qui, maintenant, le rapproche du catholicisme :

*\*Si cela peut s'effectuer sans scandale, mon vœu serait qu'on ne me fit point d'obsèques religieuses. Bien que j'aie toujours eu l'âme religieuse et que je ressente beaucoup d'affection pour des amis croyants fervents, je sais trop bien que la politique de l'Église (qui fait sa ruine dans certains des cœurs les plus profondément religieux) se prévaudrait de ces obsèques, pour m'annexer et exploiter cette annexion. Je dois à mes vrais amis, croyants ou incroyants, oui même aux libres ca-*

34. Louis Beirnaert, « Romain Rolland. Les dernières étapes du voyage intérieur », *Les Études*, février 1945, p. 252.

35. Henri de Lubac *Catholicisme, les aspects sociaux du dogme*, Paris, collection « Unam Sanctam », Cerf, 1938. Voir ce que Rolland en dit dans *JV*, 668.

36. Confiance orale de Marie Romain-Rolland faite à Gérald Antoine : *Permanence et pluralité de Romain Rolland*, Conseil général de la Nièvre, 1996, p. 198.

37. Léonce de Grandmaison, *Jésus-Christ: la personne, son message, ses preuves*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1928, 2 vol.

38. Je remercie M. Philippe Gaucher de me l'avoir fait connaître.

tholiques à l'âme grande, de maintenir dessus ou en dehors de toutes les discussions, ma pleine indépendance d'âme religieuse<sup>39</sup>.

Et quelques mois plus tard (20.10.1942), il veut encore s'expliquer, sur la défensive, toujours jaloux de son « indépendance » :

*Depuis quelques années qu'on tâche de me rapprocher de l'Église – et que je m'efforce, honnêtement de la comprendre – je m'en suis éloigné encore davantage. Qu'elle n'essaie point de me revendiquer, après ma mort ! – Je ne crois pas. Haud credo. La contre-épreuve est faite. Aussi longtemps que je restais en dehors des hommes de foi, je ménageais à mon incroyance quelques réserves. Elles sont tombées, depuis que j'ai vu, chez les meilleurs, les raisons de croire. Je consens à reconnaître la beauté de la construction métaphysique du catholicisme : elle est peut-être supérieure à celle des grands édifices religieux. Mais cela reste du domaine esthétique. Et c'est l'étoffe "dont sont faits les rêves", comme disent les beaux vers de La Tempête. (JV, 852-3.)*

Il nuance cependant son jugement :

*Je ne nie pas. Je suis toujours dans une position d'attente. J'écoute le chant de ceux qui passent, qui ont passé le seuil d'entrée. En ce moment, je revis le travail douloureux qui s'est fait dans l'âme d'angoisse et d'aspiration ardente de Péguy. Je tends l'oreille à la réponse qu'il a reçue. Je tâche de l'exprimer avec respect et sympathie. (JV, 852.)*

Le ton diffère selon qu'il s'agit d'une note personnelle ou d'une lettre. Ici complaisance envers le destinataire ? Là une sorte d'auto-défense ? Rolland n'est pas touché par la grâce ; il reste au seuil et s'en tient au « peut-être ». Après tout, « quelle raison de déclarer article de certitude une hypothèse de l'intuition » (JV, 705) ? Rolland n'en finit pas de se fournir de longues explications pour justifier sa position. Sa pensée, toutefois, évolue ; dans son dialogue avec Claudel il tente d'approcher les secrets de l'âme religieuse catholique et aimerait en discuter avec son ami (30.12.1942) :

*Que j'aimerais à vous en entretenir ! Si mon esprit, qui en est imprégné, s'arrête toujours au seuil de la dernière porte, qui est la mutation de ces sublimes valeurs de l'homme, en Dieu qui se fait homme, je les place bien au-dessus des conceptions "océaniques" et impersonnelles de l'Être – (et cela vous fera plaisir). (APR, 253-4.)*

Ses conceptions anciennes font désormais place à des réflexions qui postulent la pensée d'un Dieu personnel.

## La maladie

Et voici que terrassé par la maladie dans les premiers mois de 1943, Rolland découvre un nouvel aspect du christianisme, le mystère de la communion des saints. Il comprend que l'Église ne se réduit pas à une simple institution de pouvoir ; frappé par les prières de « tant de catholiques, – connus ou inconnus », il souligne combien il y a été sensible :

*pour la première fois, je percevais la réalité et la valeur profonde de ce lien de communauté chrétienne (catholique) dans la souffrance et dans l'épreuve de l'un des leurs, qui groupe les âmes autour du grand Intercesseur, le Christ, pour s'adresser à la bonté du Père – j'étais de la famille. Non plus, ainsi que mes deux chères femmes, comme des pauvres individualités isolées. Mais rattaché, avec elles, à la Source de l'existence.*

[...]

*Sublime idée d'un Dieu fait homme, qui se sacrifie, à tout instant, par amour pour tous et pour chacun –, et de la communauté des fidèles, qui s'associent à ce sacrifice et, dans la mesure de leurs forces, y participent. – Quel soulagement pour le cœur qui, dans ces heures de détresse, ne trouve rien pour lui dans le panthéisme glacé, qui suffisait aux jours de santé. Pauvreté morale du panthéisme... un Être en qui tous les êtres sont absorbés. (JV, 879-80.)*

Quel inflexible ! Mais l'homme semble comme partagé, toujours sur la défensive ; serait-il prisonnier de lui-même, corseté au nom de la raison ? Il reconnaît l'« étrange dualité de [s]a nature :

*une raison ferme, tranquille, inflexible, qui ne croit pas, et sur laquelle aucun argument de foi ne mord – un instinct du cœur, qui s'abandonne aux élans de la prière, – (et peut-être surtout, au puissant courant du fleuve invisible, coulant sous terre, des siècles d'âmes croyantes qui m'ont précédé et engendré). [...] Je ne renoncerai jamais, je crois, ni à l'une ni à l'autre des deux grandes voies de ma nature. Je resterai loyal, dans chacune d'elles. C'est mon devoir. (JV, 885.)*

Mais, le 12 novembre 1943, il assouplit sa position concernant ses obsèques, laissant une consigne claire, dont l'application suscitera bien des questions :

*Bien que je ne croie pas aux cérémonies de l'Église, je consens à ce que mon corps soit porté à l'église St Martin de Clamecy, et qu'on y célèbre l'office des morts. Je sais qu'en m'y refusant, je ferais scandale parmi d'honnêtes gens qui sont mes amis, et que j'ajou-*

39. Inédit, du 9.06.1942 (FRR).

terai à la peine de cœurs qui me sont chers. Je ne le veux pas<sup>40</sup>.

Avec subtilité, Rolland marque son désaccord non pas tant avec l'Église qu'avec ses cérémonies, exprime, du bout de la plume, un consentement, qu'il s'empresse de justifier. Ne peut-on pas voir là un pas de plus dans son retour vers cette Église qu'il vilipendait quand elle était infidèle à elle-même ?

On le voit d'ailleurs, en ces dernières années (1943-1944) revenir à ses origines : il relit les Évangiles, sans se presser, pour mieux s'en imprégner : « J'ai beaucoup vécu dans l'intimité de ces beaux livres ; et je me suis pénétré de la réalité vivante des quatre Évangélistes et de leur maître. L'homme-Jésus m'est très proche. Il me semble que je le vois et que je l'entends. » (JV, 1044.) Il rassemble ses *Méditations* dans un petit essai en septembre 1944. Précisant qu'il ne parle pas « de la divinité du Christ et de son message », il ne s'occupe que de l'homme, s'opposant à ceux qui doutent que Jésus ait jamais existé et « n'ont vu dans ce grand drame humain qu'un jeu de symboles et d'allégories, une crise abstraite de l'esprit, procédant de l'idée théologique au fait réel » : « Jésus a existé et il « continue d'être » (Sdp, 209). Pour Rolland, l'emploi de l'italique est important : chrétien, il l'est ; mais est-il vraiment catholique ?

Tandis qu'il prépare, en décembre, avec son éditeur les envois du *Péguy*, sur l'exemplaire destiné à Claudel, il écrit cette dédicace : « à mon vieux frère / Paul Claudel / plus avancé que moi dans la lumière : / qu'il soit indulgent à ma devise de / Jean-Christophe, qui fut celle de Jan / van Eyck : / *Als ik kan*<sup>41</sup> / avec toute mon affection / Romain Rolland / Noël 1944 » (APR, 362). Simple amicale et affectueuse flatterie ou, plutôt, de nouveau, expression d'un cheminement (d'un « approfondissement », selon le mot cher à Péguy<sup>42</sup>) qui continue ? N'a-t-il pas confié au père de Paillerets, quelques mois plus tôt (29.08.1943) : « Il me faudrait encore deux ou trois années bien pleines pour “accoucher” de mon âme, qui commence à peine à s'éveiller. » (Sdp, 158.) Le temps n'est pas encore venu.

## Que conclure ?

Finalement, Rolland n'a pas explicitement rejoint Claudel dans sa foi, tout en acceptant la « sublime idée d'un Dieu fait homme ». Mais quand il suit patiemment l'insidieuse venue de la grâce dans l'âme de Péguy que dévoilent ses « confessions poignantes, absolument sincères » (APR, 241), il semble s'identifier à celui dont il parle. N'est-il pas alors près de « cette illumination par la foi, qu'on ap-

pelle “la grâce” » qu'il évoquait au moment de son *Saint Louis* ?

Peu avant sa mort, il précise, en décembre 1944, « l'étape où [sa] pensée est arrivée après deux ans de communion avec Péguy, Berdiaeff et les métaphysiciens religieux de la Liberté » :

*La Liberté, consubstantielle à Dieu. Le plus grand mystère des mystères. Sur le plan de la Création permanente, tout s'effectue – le bien, le mal – dans la Liberté. Chaque homme participe, dans la Liberté, à la Création, qui continue jusqu'à la fin des temps.*

*Et, d'autre part, le Christ est en agonie jusqu'à la fin des temps. Son sacrifice continue.*

*Il y a ainsi parallélisme entre l'acte permanent de Dieu qui crée le monde et celui du Dieu qui s'immole, pour le sauver. – Le problème du mal et du péché s'en éclaire d'une lumière nouvelle. Car l'homme participant en liberté à la libre action créatrice de Dieu, Dieu a sa part dans son péché. Et s'il le rachète, dans l'humanité, lui-même n'a-t-il pas à expier ? (JV, 1102.)*

Rolland s'incline devant « le plus grand mystère des mystères ». Il a bien abandonné son panthéisme et accepte la transcendance du Dieu créateur. Mais reprenant le mot de Pascal : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde<sup>43</sup> », il reconnaît que le monde est en création constante et que l'homme participe à l'œuvre divine.

Notons aussi cette confiance à sa sœur (5.11.1944) à propos des dominicains : \*« Je suis peut-être plus religieux qu'eux. Il ne me manque que la foi. Mais le désir que j'en ai y supplée. » Que faut-il entendre par là ?

N'est-il pas en train de revenir à la religion de son enfance celle de sa mère, qui lui avait demandé de réciter chaque jour le *Pater*, ce qui pour lui fut une obligation sacrée ? Il rappelait souvent tout ce qu'il devait à sa mère et à la religion de son enfance : « Le fils libre-penseur et la mère croyante se rejoignent en Christ. » (VI, 102.) Ainsi à Anna Maria Curtius (16.11.1919) :

*\*Je ne veux ajouter qu'un mot : vous ne dites jamais assez combien je dois à ma mère [...]. D'elle m'est venu le sens et l'amour de la musique, le sentiment religieux, l'indépendance irréductible de l'âme à l'égard du monde et de l'opinion, – tout le courant de pensée qui s'exprime dans Jean-Christophe et dans les Vies des Hommes illustres.*

À la fin de sa vie il confiait à Jeanne Mortier (1007.1942) :

40. Extrait de « Mes instructions pour mes obsèques » (FRR). Extrait cité par différents auteurs. Le texte cité ici a été revu sur manuscrit.  
41. Devise chère au peintre flamand Jan van Eyck que Rolland a souvent évoquée. C'était le conseil de l'oncle Gottfried à Jean-Christophe : « Il faut faire ce qu'on peut... Als ich kann » (JC, p. 370-1). Rolland se l'applique à lui-même à la fin de sa vie : « Seigneur, j'ai fait ce que j'ai pu. » (VI, 240.)

42. Rolland, *Péguy*, t. 1, Paris, Albin Michel, 1948, p. 332, note 52.

43. Blaise Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, Paris, Hachette, 1904, « Mystère de Jésus », n.°553.

\**Vous nous avez toujours fait tant de bien, sans vous lasser ! J'ai senti votre aide invisible et votre présence fraternelle (lointaine ou proche), tout au long de ma vie. C'était comme si ma mère vous avait chargée de veiller sur moi. Je vous en remercie de tout mon cœur.*

Dans ces rappels constants de sa mère ne décèlerait-on pas chez lui comme une nostalgie de son enfance catholique ?

Romain Rolland meurt le 30 décembre 1944, « en priant<sup>44</sup> ». Nous sommes en face de l'indicible. Si l'on suit sa « circumnavigation » et les différentes étapes de sa réflexion ne peut-on pas penser qu'au dernier moment « l'instinct du cœur » l'a emporté sur la raison ? A-t-il reçu un de « ces coups de la grâce<sup>45</sup> » dont il parlait dans son *Péguy* ?

déc. 2016

## Table des abréviations utilisées

- APR* : Claudel~Rolland. *Une amitié perdue et retrouvée*, édition établie, annotée et présentée par Gérard Antoine et Bernard Duchatelet, Paris, Gallimard, 2005
- C2* : *Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland*. Choix de lettres. Préface de Paul Claudel, « Cahiers Romain Rolland » n° 2, Paris, Albin Michel, 1949
- C4* : *Le Cloître de la rue d'Ulm : Journal de Romain Rolland à l'École Normale (1886-1889)*. Avant-propos d'André George, « Cahiers Romain Rolland », n° 4, Paris, Albin Michel, 1952
- C6* : *Printemps romain*. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890), « Cahiers Romain Rolland » n° 6, Paris, Albin Michel, 1954
- C10* : *Chère Sofia*. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga (1901-1908). Préface d'Umberto Zanotti-Bianco, « Cahiers Romain Rolland » n° 10, Paris, Albin Michel, 1959
- C11* : *Chère Sofia*. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga (1909-1932), « Cahiers Romain Rolland » n° 11, Paris, Albin Michel, 1960
- C14* : *Fräulein Elsa*. Lettres de Romain Rolland à Elsa Wolff, présentées et annotées par René Cheval, « Cahiers Romain Rolland » n° 14, Paris, Albin Michel, 1964
- C15* : *Deux hommes se rencontrent*. Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland (1910-1918), « Cahiers Romain Rolland » n° 15, Paris, Albin Michel, 1964
- C17* : *Un Beau visage à tous sens*. Choix de lettres de Romain Rolland (1866-1944). Préface d'André Chamson, « Cahiers Romain Rolland » n° 17, Paris, Albin Michel, 1967
- C26* : *L'Un et l'autre*. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant. Choix de lettres (1906-1914). Préface de L.-A. Maugendre, « Cahiers Romain Rolland » n° 26, Paris, Albin Michel, 1983
- C29* : *Voyage à Moscou (juin-juillet 1935)*, « Cahiers Romain Rolland » n° 29, Paris, Albin Michel, 1992
- CR* : *Compagnons de route*, édition augmentée, Paris, Albin Michel, 1961
- EL* : *L'Esprit Libre*, Paris, Albin Michel, 1953
- FRR* : Fonds Romain Rolland, BnF
- I* : *Inde : Journal 1915-1943* Paris, Albin Michel, 1960
- JC* : *Jean-Christophe*, édition définitive, Paris, Albin Michel, 1966
- JAG* : *Journal des années de guerre, 1914-1919*, Paris, Albin Michel, 1952
- JV* : *Journal de Vézelay 1938-1944*, édition établie par Jean Lacoste, Paris, Bartillat, 2012
- M* : *Mémoires et fragments du journal*, Paris, Albin Michel, 1946
- QAC* : *Quinze ans de combat*, Paris, Rieder, 1935
- R* : *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*, I : *La Vie de Ramakrishna*, Paris, Stock, 1952
- Sdp* : *Au seuil de la dernière porte*. Correspondances avec les pères Louis Beirnaert, Michel de Paillerets, Raymond Pichard et l'abbé Jean Sainsaulieu. Extraits du Journal, « Entretiens sur les Évangiles ». Introduction et annotation par Bernard Duchatelet, Paris, Éditions du Cerf, 1989
- V* : *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante*, II : *La Vie de Vivekananda*, Paris, Stock, 1977
- VI* : *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, édition augmentée, Paris, Albin Michel, 1959

44. On lit dans le *Journal* Paul Claudel (10.01.1945) : « Lettre de Marie Rolland me racontant la mort de Romain Rolland qui est mort en priant. » (*APR*, 634.)

45. Rolland, *Péguy*, op. cit., p. 200.